Numéro 2

Le Patronage Sainte-Agnès

— PAR —

Germaine Cordon



Tracts paroissiaux
Église St-Jacques, Montréal

Imprimé au *Devoir*
43, RUE ST-VINCENT
Montréal

Imprimatur

† GEORGES,

Év. de Philippopolis.

Le
Patronage Sainte-Agnès


DOMINUS
CUSTODIENS
PARVULOS

Chez les Petites Filles

(HISTOIRE DU PATRONAGE SAINTE-AGNES)

J'ai à raconter une histoire toute fraîche et jolie : celle du Patronage Sainte-Agnès qui, depuis cinq ans, protège l'enfance de la Paroisse Saint-Jacques contre les dangers de notre grande cité.

Vous savez qu'il arrive parfois qu'aux jours de congé, les mamans, fatiguées de la turbulence de leurs fillettes, s'écrient : « Ah ! que je les voudrais loin !... » Loin, dans une ville comme Montréal, c'est bien dangereux pour les petites filles, pensa, certain jour, un cœur de prêtre, et, dès cet instant, le Patronage Sainte-Agnès fut fondé.

Les débuts de cette œuvre captivante font évoquer l'idée d'une semence, car c'est dans un sous-sol de la rue du Champ-de-Mars que le Patronage eut, le 15 décembre 1912, sa première réunion. Treize fillettes — petites paroissiennes de Notre-Dame — y assistèrent. Les jeunes filles qui virent l'œuvre naissante sourient en se rappelant la pauvreté de son berceau. Elles parlent avec un amusement un peu ému de ce dimanche où, pour quarante enfants, elles avaient en tout quinze chaises, et de la fête de Noël pendant laquelle cent soixante-quinze enfants qui se pressaient autour d'un sapin garni faillirent étouffer le fondateur du Patronage. Mais le Bon Dieu veillait sur l'œuvre comme il veille sur le grain qui germe loin du soleil, et il la fit bientôt monter vers la bonne lumière, au premier étage d'une maison occupée par « Le Foyer », 204 rue du Champ-de-Mars. Et deux ans plus tard, lorsque Monsieur l'abbé Gauthier fut nommé curé de Saint-Jacques, l'œuvre, sortie du berceau, était devenue assez grande pour quitter avec son fondateur la Paroisse Notre-Dame

et se faire conduire bien paternellement par lui jusqu'au numéro 202 de la rue Sainte-Élizabeth. Ce jour-là, le Patronage occupait enfin une maison entière où nous irions aujourd'hui le saluer s'il n'avait dû, en mai dernier, l'abandonner aux chers poupons de la Garderie.

L'œuvre en est donc à sa quatrième installation. Chaque déménagement ayant été suivi de progrès, on croit peut-être que le Patronage habite maintenant quelque maison princière comme Rideau Hall ou Spencerwood ! !... Non, ce n'est pas encore cela... Elle est même bien modeste, la maison de brique sombre qui porte les numéros 162 et 164 de la rue Sainte-Élizabeth, mais elle a ses qualités ! Elle possède un sous-sol et deux étages... Elle a fenêtres devant, fenêtres derrière, — une profusion, déclarent les demoiselles qui, l'été, en époussètent les persiennes ! Qu'a-t-elle encore ? Oh ! une gentille petite cour entourée de murs que tapisse la vigne... Mais ce qui la rend surtout précieuse, ce sont quatorze belles pièces où l'asphyxie n'est plus à redouter.

Entre-t-on au Patronage durant la semaine, l'on s'écrie : « Que de chaises !... » Il y en a, certes, beaucoup : autant que de petites filles patronnées, c'est-à-dire cent vingt-cinq. Et si, après avoir approuvé l'aménagement simple, mais convenable, vous passez de pièce en pièce, personne n'aura besoin de dire que le Patronage a été divisé en trois sections : l'on voit tout de suite pour qui sont les petites chaises brunes et les mignonnes berceuses rouges; pour qui l'armoire pléine de jeux : loto, parchesi, osselets, dominos; pour qui la bibliothèque qui regorge de livres, et pour qui l'harmonium.

Mais ce n'est pas la semaine qu'il faut venir : la maison semble alors presque rébarbative tant elle est froide et sans vie. Si l'on veut voir le Patronage ce qu'il est, c'est-à-dire un « temple d'innocence et de piété », il faut le visiter le dimanche. Ce n'est plus alors la maison rébarbative... Ce ne sont plus les

pièces inanimées car, dès une heure et demie, s'est fait un véritable envahissement. Plus de cent enfants sont entrées : petites, moyennes et grandes, âgées de trois à quinze ans. Et tout ce petit monde passe, chaque dimanche, la meilleure des après-midi. Il prie un instant pour offrir à Dieu son plaisir; il se place sagement pour l'appel des présences, puis, c'est la débandade !

Ah ! si les « pauvres petites filles riches » savaient combien leurs sœurettes moins fortunées peuvent s'amuser, comme elles les envieraient ! Tant de jolies choses se passent dans les trois pièces qui composent chaque section. Ici, l'imagerie d'Épinal et la Bibliothèque Rose révèlent leurs charmants mystères. Là se racontent des légendes qui font doucement rêver et, dans la grande pièce, on s'amuse joliment. Qui ne donnerait dix ans de sa vie pour jouer à ces devinettes qui auraient déconcerté Œdipe mais dans lesquelles triomphent nos fillettes? Qui n'aimerait jouer à « La chaise musicale », à « La chaise honteuse », à « Pigeon vole », à « Madame demande sa toilette » ? Ils sont charmants, ces jeux ! La prédilection des fillettes va pourtant à un autre qui s'appelle : « Le p'tit chien de Monsieur le Curé n'aime pas les os ! » C'est peut-être parce qu'il est plus difficile que les précédents. Elles ont affaire, pensez-donc, au petit chien le plus capricieux et le plus immortifié qui soit : son aversion pour les os va à un point tel qu'il ne veut pas entendre parler d'un mets dont le nom contient la lettre « o ». Aussi, quand on dit à une petite fille : « Le p'tit chien de Monsieur le Curé n'aime pas les os : que vais-je lui servir ? » Si elle vous répond : « Une côtelette, de la confiture, du melon », il y a pour elle des pénitences pires que celles des premiers chrétiens ! Elle devra faire sa confession publique ou son testament, ou encore — ô Ciel — apprendre *instantanément* une récitation, celle-ci, par exemple :

Cocorico marie sa fille,
Grosse et grasse et bien gentille,
Avec un marchand de sabots,
Cocorico ! ! !

ou cette autre :

Bonjour, lundi — et toi, mardi — va dire à mercredi — que nous irons jeudi — chercher vendredi — pour aller samedi — dîner chez dimanche — en cravate blanche !

Ce sont de véritables tours de force. Ils s'accomplissent cependant; mais je dois dire que cela se passe au Patronage, où les petites filles sont fines, très fines... et bonnes autant que fines... et charmantes par-dessus tout ! ! !

A s'amuser ainsi, le temps vole, vole, vole, comme le cœur du Canadien dans la chanson, et le goûter arrive : fruits et bonbons l'été, chaud breuvage l'hiver. Restaurées, les fillettes se sentent capables de tout : voire d'organiser à elles seules un concert, composé comme les plus importants galas : de demoiselles qui chantent ou récitent et qui savent faire, quand on les applaudit, les plus gracieux saluts. Quatre heures sonnent parfois avant qu'on en soit rendu au « God save the King »; malgré leur loyauté envers la Couronne, les artistes se retirent, car c'est l'heure du catéchisme qu'elles savent sacrée... Grandes, moyennes et petites réciteront maintenant une leçon, recevront quelques pieux conseils et prieront encore le Bon Dieu qu'elles croient si loin et dont l'immensité habite pourtant leurs tout petits cœurs!

II

Au sortir de cette « volière chantante » qu'est le Patronage, la visiteuse demandera peut-être : « Alors, amuser des enfants, c'est là toute l'œuvre ?... »

Toute l'œuvre... Que de choses tiennent dans ces deux mots ! Il faut les dire, cependant, ces

choses, et les dire comment ? Avec de grandes phrases solennelles ? Oh ! non... L'œuvre est simple comme l'enfance même qu'elle protège, et la décrire savamment serait la déflorer. Son histoire ressemblera donc à ces pages d'évangile dans lesquelles les apôtres racontent simplement ce qu'ils ont vu, et elle sera belle comme tout ce qui est vrai.

Qui connaît le Patronage dans l'intimité y découvre de ces choses qui échappent aux étrangers. C'est ainsi qu'en furetant un peu on met la main sur certain cahier cartonné, vraiment intéressant. Au haut de mainte page se lit ce titre : « Assemblée du Conseil »... Un conseil formé d'un prêtre directeur, d'une présidente, d'une trésorière, d'une secrétaire et de neuf zélatrices, s'assemblerait-il uniquement pour décider comment amuser des enfants ? On soupçonne déjà que le Patronage est une œuvre sérieuse et que « son ambition va plus loin que d'amuser des petites filles : les faire jouer n'est qu'un moyen, les faire vivre, le but ». Et dès les premières pages du cahier révélateur, notre opinion se précise, la main du Fondateur de l'Œuvre y ayant écrit ces quatre brèves propositions qui sont tout un programme : défendre les âmes, garder les cœurs, ennoblir les intelligences, illuminer les vies, programme sérieux, mais qui fut bien compris, car, un peu plus loin, une plume — féminine cette fois — a tracé les lignes suivantes :

« Le Patronage est en train de s'organiser d'une manière solide; on veut en faire une œuvre véritable et non une œuvre quelconque. Il sera non-seulement un patronage d'enfants, mais encore un centre de secours de toutes sortes, un centre surtout de protection contre toutes les misères morales. »

Ces projets, dont la seule énumération fait comprendre quelle tâche représentait l'œuvre, étaient-ils réalisables ? Il y a dix ans, on en douta. Le Fondateur du Patronage raconte parfois que lorsqu'il annonça son intention de confier à des jeunes filles la

nouvelle fondation, d'aucuns, sceptiques, sourirent. Jamais, pensaient-ils, on ne pourrait trouver dans le monde des âmes capables de s'éprendre d'une telle mission et d'y persévérer. Ils oubliaient qu'il y a de par la vie des jeunes filles qui, leurs vingt ans arrivés, regrettent le temps où elles « jouaient à la mère » et qu'il suffisait, pour gagner à l'Œuvre ces jeunes filles, d'aller les trouver et de leur parler ainsi : « O vous qui parfois reprenez furtivement vos filles aux yeux d'émail et aux membres de biscuit, n'aimeriez-vous pas les enfants du Bon Dieu qui viendront au Patronage, petites poupées de chair et d'os qui se laisseront choyer bien mieux que vos poupons inanimés de jadis; poupées à peine vêtues souvent et pour qui vous ferez des robes, des jupons et de jolis chapeaux; poupées fragiles et qu'il faudra préserver; poupées intelligentes, avides de tout savoir et à qui vous ferez connaître « la vertu qui rend la gaîté douce et la gaîté qui rend aimable la vertu » !...

Depuis sept ans a-t-il manqué au Patronage, de ces jeunes filles que charment les enfants ? Jamais... Avec le secours divin, l'œuvre poursuit donc sa belle mission. Il faut défendre les âmes, garder les cœurs, c'est facile pour le présent : il suffit que les murs bénis du Patronage s'interposent entre les fillettes aux cœurs purs et la rue aux malsains plaisirs. En ce qui regarde l'avenir, la tâche est plus complexe : préparer des enfants à entrer dans la Grande Vie, ce n'est pas l'œuvre d'un jour, et elles doivent si tôt partir, les fillettes ! Dès quinze ans, commence leur vie de travail : dans les grandes maisons de confections, elles deviennent ce qu'en France on appelle « les petites mains ». Et parmi les nombreux ateliers de cette ville, combien ne s'en trouve-t-il pas qui, n'étant pas même chrétiens, offrent les plus grands dangers ? Elles sont d'avance perdues celles qui en franchissent le seuil sans avoir entre les mains ces invincibles armes que sont la force de caractère et les principes religieux.

Au cours des après-midi dominicales, il faut donc introduire insensiblement dans les âmes des fillettes les moyens de défense qui seront leur sauvegarde plus tard. « Le Patronage, disait un jour l'abbé Thellier de Poncheville, est une école de vertu où les enfants s'exercent à la franchise, à la bonne camaraderie, à l'oubli de soi; une école où l'on apprend à s'adapter à une petite société, à se solidariser. » Le Patronage est tout cela et plus encore quand on comprend combien la moindre action des petites patronnées a sa portée pour l'avenir. La fillette qui veut bien céder à sa compagne la confortable berceuse dans laquelle elle aurait si volontiers passé l'après-midi saura un jour accomplir les grands sacrifices qu'impose parfois la vie. Habituées, petit à petit, aux bonnes manières, aux aimables condescendances, les fillettes choisiront d'instinct pour compagnes de travail celles qui montreront la plus grande délicatesse de sentiments. Et, de même qu'elles offrent maintenant à Dieu leurs petits plaisirs, elles lui feront bientôt l'hommage de leur travail qui deviendra si doux s'il est sanctifié.

Une autre excellente influence, c'est la forte discipline du Patronage. Elle exige des enfants une rigoureuse assiduité : c'est pour que, demain, elles soient fidèles au travail. Elle les veut respectueuses de l'autorité : c'est en vue de l'obéissance qu'avant le temps elles devront à leurs patrons.

Tout dernièrement, la directrice de la section des grandes leur faisait faire des élections. Il s'agissait de confier aux plus dignes certaines petites charges. Enfantillages que cela ! pourrait penser une personne non initiée. L'événement avait pourtant son côté sérieux : pour la première fois, de jeunes intelligences s'ouvraient au sens de la responsabilité.

A ces petites âmes dociles, il faut encore inculquer autre chose : l'amour du travail qui ennoblit l'intelligence. Elles l'acquièrent aux réunions de couture qui ont lieu une fois par semaine : le samedi après-midi.

Là, les fillettes font connaissance avec l'aiguille, leur futur gagne-pain. Pendant longtemps, ce ne sera entre leurs doigts qu'un joujou qu'en se riant elles feront glisser dans les fins tissus des robes de poupées, mais, au tournant de l'enfance, elles comprendront, un jour, qu'à leur insu elles ont fait tout un apprentissage. C'est ainsi qu'une fillette de treize ans rencontrant tout dernièrement, l'une de ses grandes amies du Patronage, lui confia glorieusement qu'elle avait commencé à travailler... qu'elle avait rapporté chez elle sept dollars cinquante, son gain de la semaine... et qu'en voyant cette belle somme sa maman avait dit : « Tu vois, petite enfant, comme ils t'ont bien servi, les samedis du Patronage ! »...

Chères petites patronnées, enfants qui, si vite, grandissez, dès que sonnent vos quinze ans, c'est donc l'heure de partir ? Dans l'ordre des choses, il devait en être ainsi. Mais quand le Fondateur de l'Œuvre dut procéder aux premières émancipations, le cœur lui manqua et il dit : « Ces enfants sont si bien ici ! Gardons-les encore. » Et, pour les fillettes qui ont commencé à travailler, vient de s'ouvrir une nouvelle section : celle de l'Ange Gardien. Elle a eu, jusqu'à présent, trois ou quatre réunions et les onze fillettes — ne devrais-je pas plutôt dire les onze jeunes filles — qui en font partie ont souri au programme qu'on leur a proposé : venir, chaque mardi soir, de 7.30 à 9.30; après avoir prié quelques instants, faire une heure de couture; apprendre comment raccommoder ses vêtements, repriser ses bas; se faire enseigner mille jolies choses : l'art culinaire, l'entretien d'une maison et, pour tout couronner, le savoir-vivre, afin de devenir de vraies petites demoiselles. Ce seront de jolies soirées, car tout promet d'être intéressant; des soirées de paradis puisqu'on les termine en parlant un peu des choses de Dieu, toujours si douces au cœur !

A quelle condition une jeune fille peut-elle entrer dans cette nouvelle section ? Il suffit qu'elle se fasse

recevoir Enfant de Marie et qu'elle assiste très fidèlement aux réunions qui ont lieu, chaque quinzaine, à Notre-Dame de Lourdes. On lui conseille, si elle veut se préparer une jolie situation, d'ajouter à l'instruction acquise à l'école. Pour cela sont mis à sa disposition les cours du Foyer : français, anglais, sténo-dactylographie, comptabilité. Si elle fait tout cela, si, de plus, elle permet aux grandes amitiés qui la protègent d'être son conseil en toutes circonstances, sa vie de jeune fille laborieuse lui sera une bénédiction.

A lire ces lignes, vous avez compris, n'est-ce pas ? qu'une fois entrée au Patronage, on n'en sort plus que pour ceindre la couronne de fleurs d'oranger, quand le Prince Charmant se présente, ou coiffer une blanche cornette si le Bon Dieu vous la tend !...

III

A voir le sérieux presque austère de l'œuvre, on se demande peut-être si le Patronage, tout épris d'apostolat, n'en oublie pas la plus charmante de ses missions : illuminer les vies. Qu'on se rassure ! Une œuvre qui s'est choisi pour patronne une petite sainte de treize ans saura toujours faire à l'enfance la grande part de joie nécessaire à son épanouissement.

Que le Patronage ait un caractère sérieux, les fillettes sont les dernières à le soupçonner tant on s'ingénie à tout leur envelopper de doux plaisir. Le moindre effort a sa récompense immédiate. Jamais un jeu ne se termine sans qu'une belle image soit décernée à la petite gagnante. Des bons points couronnent la politesse et, quand vient la lecture des notes du trimestre, ces points se transforment en jolis cadeaux que Monsieur le Curé remet aux enfants avec d'affectueuses félicitations. Quant à l'assiduité, il y est attaché un privilège très apprécié des fillettes : celui de faire, une fois par mois, le samedi après-midi, quelque belle promenade en compagnie d'une de leurs grandes

amies. Elles sont charmantes, ces récompenses, mais, dans le ciel des fillettes, ce ne sont que de petites étoiles à côté du flamboyant soleil qu'est le grand pique-nique annuel, et dont l'année entière est illuminée.

Un pique-nique du Patronage, à tout prendre, qu'est-ce ?

C'est un grand tramway qui, par le plus beau matin de juillet, s'arrête non loin du Patronage et se laisse envahir par cent joies débordantes.

C'est la ville et les faubourgs traversés, les prés longés; c'est le ciel devenu immense et la belle eau qui, peu à peu, se laisse apercevoir, toute brillante et si bleue !

C'est une grande île, loin, très loin dans le fleuve immense; un bac qui se charge de fillettes un peu tremblantes malgré le grand calme de l'eau. C'est bien cent coups des lourdes rames qui s'abaissent et se relèvent en laissant tomber des chapelets de gouttes claires, toutes pleines d'arcs-en-ciel. Et c'est enfin la grande île découverte : elle a un bois sombre où il doit y avoir beaucoup de fraîcheur et un peu de mystère. Il est loin, le bois; des champs le précèdent et cent fillettes qui ne tremblent plus que de joie vont les traverser ces champs. Une interminable file de petites robes bleues, roses ou blanches ouvre une tranchée dans la blonde avoine ou le blé-noir en fleurs. Et la troupe ingénue va joyeusement son chemin sans que jamais une tête s'abaisse tant sont doux les projectiles du Bon Dieu : le pollen des fleurs ou des papillons blancs !

Un pique-nique du Patronage, ce sont de gros paquets qui s'ouvrent mystérieusement alors que le soleil est très haut dans le ciel et l'estomac des petites filles très, très bas. Ce sont des petites dents qui mordent dans les sandwichs en beau pain blanc au milieu duquel quelque chose de rose, un petit peu salé, repose sur quelque chose de vert, tout frisé et d'une fraîcheur !...

Oh ! les pique-niques, les beaux pique-niques ! Les enfants perchées sur un arbre à demi tombé, et qui chantent éperdument ! Les têtes brunes, couronnées de fleurs jaunes, et les blondes au diadème de feuilles. . . Oh ! ces rondes sous les arbres ! Les sylvains auraient-ils quitté le mystère du grand bois ? Non. . . Ce sont nos petites filles et nous les reconnaissons, bien que la joie ait rendu leurs yeux plus brillants et le soleil, plus roses leurs joues !

Un pique-nique du Patronage, c'est encore la plus jolie des leçons. Plus tard, quand ces promenades ne seront plus qu'un souvenir frais et doux pour les fillettes devenues grandes, celles-ci comprendront que rien n'est meilleur qu'une journée passée sous le ciel du Bon Dieu. Et lorsqu'elles seront mamans et qu'elles voudront récompenser des petites filles sages et bonnes comme elles le sont maintenant, au lieu de les faire pâlir dans l'atmosphère viciée des cinémas, elles les emmèneront voir les beaux bois où l'on trouve les boutons d'or qui font de jolies couronnes, et le gazon moelleux sur lequel il fait si bon danser !

Cette année, au si clair midi, a-t-elle un crépuscule avec du rouge et de l'or plein le ciel ? . . . Mais oui ! ! Quand vient Noël, soir de l'année, tout un flamboiement de couleurs égaie les yeux, car le Patronage offre à ses petites filles un arbre de Noël mirifique et quel banquet ! ! Pendant que j'écris ces lignes, la grande fête se prépare ; au numéro 162 de la rue Sainte-Élizabeth, il y a une profusion de jouets, car les paroissiens à qui l'on a fait appel, ont envoyé tout ce qui peut enchanter des fillettes : poupées, jeux, bonbons, livres, mitaines, chauds vêtements. Demain, toutes ces choses, enveloppées de papier blanc et nouées de faveurs multicolores, seront amoncelées au pied de trois sapins dont toutes les branches étincelleront. Pour suspendre aux arbres mêmes, les demoiselles du Patronage préparent quelque chose de charmant : des cornets recouverts de papier de soie et qui sont plutôt des fleurs que des

cornets — des fleurs comme le Bon Dieu a oublié d'en faire! Elles ont double calice : un blanc et un rose, un vert et un jaune, un rouge et un blanc, et, dedans, il pousse des bonbons!... Des arbres pleins de fleurs, des fleurs pleines de friandises, quelle petite fille n'en voudrait pas toute une forêt?...

Voici le menu du goûter :

SANDWICHS

au jambon, au fromage.

GELÉES

roses, avec des amandes; vertes, à la pistache; rouges, ornées de bananes en rondelles

Blancs-mangers de toutes sortes.

Mousse aux pommes.

GATEAUX

faits par les amies et recouverts de chocolat, de tranches d'oranges, de sucre d'érable glacé.

Coupes de fruits.

Bonbons pour tous les goûts.

Chocolat fumant!

La fillette qui aura vu les beaux sapins tout enguirlandés et qui, après avoir goûté, partira chargée de cadeaux comme le Père Noël lui-même, n'enviera personne, et lorsque, vers neuf heures, elle posera sur l'oreiller sa petite tête pleine de souvenirs dansants, ce n'est pas elle qui se demandera, comme les gens moroses de notre siècle, si la vie vaut, oui ou non, la peine d'être vécue!!...

——— o ———

Le Patronage avait encore promis d'être un centre de secours de toutes sortes. Qu'a-t-il fait dans ce sens, depuis sa fondation? Nombre d'enfants pourraient

répondre qu'elles ont souvent apporté au Patronage de petits billets par lesquels leurs pauvres mamans demandaient qu'on leur donnât des caoutchoucs, des chaussures ou des bas et que, chaque fois, elles s'en sont retournées en « étrennant ». Elles pourraient encore dire combien de fois, l'hiver, les demoiselles du Patronage viennent chez elles, de la part de Monsieur le Curé, tantôt voir s'il y a du charbon dans le poêle et des provisions dans le garde-manger, tantôt leur apporter de chauds vêtements.

C'est en vue d'avoir un vestiaire bien fourni — car « il y aura toujours des pauvres » parmi les petites patronnées — que des soirées de couture ont lieu chaque mardi. Une dizaine de jeunes filles, amies de l'œuvre, y assistent. Ces couturières ne sont pas des demoiselles ordinaires : elles sont presque des thaumaturges tant elles savent tirer merveille des dons des paroissiens. Elles opèrent la multiplication des vêtements, font du neuf avec du vieux, du joli avec du vilain, tout cela pour ces petites filles que la pauvreté rend distraites au point d'oublier qu'en novembre on ne sort plus en manteau d'été.

Quand vient janvier, par exemple, les miracles n'ont plus leur raison d'être : on travaille alors dans du neuf, car la Première Communion approche ! La salle de couture se remplit de nuages blancs, impalpables, qui deviendront de fraîches toilettes de communiantes. Cette année, seize trousseaux furent ainsi préparés.

Si l'on vous donnait à deviner où se rendent ces trousseaux, neuf fois sur dix vous nommeriez toutes les rues de la Paroisse sans trouver. Ils vont dans des impasses ou des ruelles qui n'ont rien de très engageant par les soirs encore sombres d'avril. Pour arriver chez la petite « préparante », [illegible] traverser des passages obscurs, entrer dans des [illegible] inconnues où se trouvent de pauvres maisons qui semblent n'être que galeries et escaliers délabrés. Rien, heureusement, n'est à

craindre dans ces parages : nous sommes parmi ce qu'on appelle familièrement de « bons Canadiens » qui accueillent avec d'honnêtes sourires les amies qui entrent. La petite préparante n'est pas encore couchée : elle attendait sa belle robe. Pendant que sautent les ficelles, elle raconte qu'elle a pris son bain, que sa maman lui a lavé la tête, qu'elle est toute propre pour le petit Jésus. C'est beau d'être propre et comme ce sera bon d'être belle en l'honneur du Bon Dieu pense la fillette en voyant sortir de la boite une robe blanche et des dessous de mousseline, un chapeau et un manteau neufs... et des bas... et des chaussures... et des petits gants ! Rien n'a été oublié : le livre de messe et le chapelet sont là, et l'on montre de plus à l'enfant ravie deux enveloppes mystérieuses qui contiennent le complément de ce parfait trousseau : l'image-souvenir et la petite offrande que les communiantes déposent devant Monseigneur, pour les œuvres diocésaines.

Ces petites patronnées remercient-elles parfois le Bon Dieu qui les comble ainsi ? Oui, certes, elles lui rendent grâce et cela très solennellement, quand Monsieur le Curé, aux fêtes de Sainte-Agnès, de Saint-Joseph, du Sacré-Cœur et du Saint-Rosaire, leur donne un grand salut dans la chapelle au Sacré-Cœur, aux pieds de cette statue de Notre-Seigneur dont la majesté nous rappelle le « Bon Dieu » d'Amiens et qui cependant dit si simplement : « Mon enfant, donne-moi ton cœur. »

IV

Vers cinq heures, le dimanche, le silence s'est fait dans la « volière chantante » que cent petits oiseaux viennent de quitter, et les Demoiselles du Patronage se reposent ensemble quelque peu. Elles ne causent pas beaucoup car, à ce moment-là, les attend toujours un rêve, un vieux rêve qu'elles ressassent en leur cœur depuis ce jour de 1913 où elles le consignèrent dans leur gros cahier.

« Pour l'avenir, écrivaient-elles alors, nous comptons d'abord sur un plus grand local où nous pourrons séparer les enfants suivant leur âge et leurs goûts. Nous espérons même pouvoir recueillir quelques orphelines et les élever, et aussi garder pendant toute la journée les petites filles dont les parents vont travailler en dehors et qui sont trop jeunes pour aller à la classe. »

Elles rêvent d'un grand local. Les quatorze pièces du Patronage ne suffisent-elles donc plus? Il faut l'avouer. D'année en année, le nombre des petites patronnées tend à augmenter par progression géométrique et rien n'est plus triste que de songer qu'il faudra peut-être, un jour, refuser l'entrée du Patronage aux petites frimousses qui y frapperont. Au point de vue de l'hygiène, l'on doit convenir même que le local actuel laisse à désirer. Pour plus de cent enfants, ce ne sont pas des pièces, ce sont des salles qu'il faudrait, des salles vastes, bien ventilées, dont l'air ne se raréfierait pas au bout de quelques instants et où les enfants pourraient faire de la gymnastique et jouer en plus grande liberté.

Ajouter à l'Œuvre un orphelinat c'est encore un rêve que le Fondateur du Patronage confie souvent à Dieu. Les besoins de la paroisse sont grands; ils augmentent chaque jour, et le Patronage voudrait pouvoir suffire à tout.

Mais comment oser faire de grands projets quand le tout simple programme actuel exige tant de ressources? Entretenir une maison, la chauffer pendant nos longs hivers, payer les impôts, quel capital cela ne requiert-il pas? Et le Patronage est pauvre.... Comme ressources il n'a que l'aide que peut lui accorder Monsieur le Curé et le produit d'une ou deux petites fêtes.

Alors, il arrive parfois qu'au milieu du grand bonheur dont jouissent les jeunes filles du Patronage se glisse cette chose lourde et grise qu'on appelle « les peines d'argent ». L'aide financière ne manque pour-

tant pas : Des âmes charitables font leur devoir; d'un autre côté, son Fondateur donne tant et tant qu'il dit parfois en souriant avec malice que le Patronage est un Minotaure, toujours prêt à tout dévorer, réflexion très sensible à la Trésorière ! Mais il en faut tellement ! !

Un soir, qu'au Conseil la question finances était à l'ordre du jour, la situation du Patronage se définit ainsi : une fois le loyer, le chauffage et les impôts payés, il restait encore un déficit mensuel de vingt-cinq dollars, représentant les frais d'entretien de la maison et les appels constants faits à la Caisse de l'Œuvre. Et Monsieur le Curé conclut que puisque certains faisaient leur grande part, il serait peut-être juste de demander à d'autres de faire la leur, toute petite, et il conseilla aux jeunes filles présentes de recruter parmi leurs connaissances des bienfaiteurs pour l'Œuvre. Le Conseil entier fit la moue; demander de l'argent, personne n'éprouve pour cela de prédilection et plus d'une zélatrice aurait volontiers fabriqué des obus dans le sous-sol du Patronage plutôt que de tendre la main.

Mais, « devinant les pensées de leurs cœurs », Monsieur le Directeur tira simplement de sa poche une petite carte jaune et lut ce qui suit :

PATRONAGE SAINTE-AGNES

(PAROISSE DE SAINT-JACQUES).

Pour nos chères petites; pour les garder bonnes et heureuses dans l'œuvre qui les protège, qu'elles fréquentent et qu'elles aiment; afin de défrayer les dépenses du loyer,

de l'éclairage, du chauffage, de l'ameublement de leur maison, comme aussi de leurs jeux et de leurs promenades,

Nous vous demandons respectueusement

Au nom du Sacré-Cœur, de Notre-Dame du Rosaire, de Sainte-Agnès, la petite contribution annuelle de vingt-cinq sous.

Nos petites prieront Dieu de vous récompenser et de vous bénir. »

Cette rédaction charmante vainquit les répugnances des fières zélatrices; elle devait, par la suite, conquérir les paroissiens eux-mêmes, car le livre d'or du Patronage compte maintenant plus de deux cents bienfaiteurs, pour qui le Fondateur de l'Œuvre fait chanter une messe chaque mois.

L'œuvre du Patronage est d'ailleurs si captivante qu'elle est une de celles auxquelles les paroissiens s'intéressent le plus généreusement. Ses deux fêtes annuelles : la séance et le « euchre-avalanche », sont toujours accueillies avec sympathie. La séance a généralement lieu pour la fête de Sainte-Agnès; on y vient applaudir aux jolis talents des petites patronnées. Quant au « euchre-avalanche », il se donne fin décembre. Les amies de l'Œuvre y assistèrent cette année, après avoir reçu cette originale invitation :

« *Voulez-vous rire, vous amuser, jouer aux cartes, tout en faisant la charité? Oui?... Alors, venez à la Salle du Saint-Rosaire, soubassement de l'Église Saint-Jacques, mardi, le 17 décembre prochain.*

Le Patronage vous souhaitera la bienvenue ainsi qu'aux « mitaines » que vous voudrez bien apporter pour l'arbre de Noël de ses petites filles. »

Le mot entre guillemets variait avec chaque invitation et les jeux, les mitaines, les bonbons, les fruits nous sont venus en « avalanche ». C'est ainsi, ne vous déplaise, que chaque année le Patronage

procède pour pouvoir offrir à ses enfants trois beaux sapins chargés de merveilles !

Dans l'avenir, il y aura encore, au profit de notre douce petite œuvre, des euchres et de jolis concerts. Quand il faudra combler de sa Caisse les vilains déficits, des zélatrices placeront leurs petites cartes jaunes si gentiment rédigées. Les paroissiens souriront à tout cela et comme ils feront bien. Le Patronage, ont écrit les jeunes filles à la dernière page de leur cahier, est une œuvre magnifique. C'est une de celles qui naissent dans l'Église, sous le souffle de Dieu.

